Dans cet article nous souhaitons vous proposer une analyse de la résilience juive à partir de deux méditations sur un thème que tous connaissent dans la culture française pour avoir étudié les poèmes de Jean de La Fontaine à l’école.
La première se centre sur nos deux animaux célèbres quand la seconde innove en introduisant la dimension de l’humain.
En suivant, nous tenterons de comprendre pourquoi et comment le judaïsme s’est emparé de ces deux animaux.

Contrepoint du Corbeau et du Renard

Sur les cendres d’un monde ancien,
un corbeau se posa sur la branche brisée.
Il ne tenait pas de fromage,
ni d’éloge à écouter.
Son plumage absorbait la nuit,
et ses yeux étaient les miroirs de tout ce qui avait été oublié.

Un renard passa, léger et vigilant.
Il ne cherchait pas à flatter ni à tromper.
Il cherchait seulement ce qui pouvait naître des ruines.
Son pas était le rythme du monde qui continue,
malgré la perte et le silence.

Le corbeau dit, avec un souffle de vent :

« J’ai vu la mémoire du monde se noyer dans l’eau,
j’ai porté les souvenirs de ceux qui n’ont plus de voix. »

Le renard répondit, ses oreilles tendues vers l’horizon :

« Et moi, je trouve les chemins entre les pierres,
là où la vie cherche un point pour éclore. »

Ils se regardèrent :
l’un immobile, l’autre mouvant,
comme deux mots différents d’une même phrase inachevée.

Dans ce dialogue silencieux,
aucun fromage ne se perdait,
aucune flatterie n’était nécessaire.
Il n’y avait que la mémoire qui purifie et la ruse qui annonce la lumière.

Alors le corbeau s’élança dans l’air encore tiède,
et le renard disparut parmi les herbes neuves.
Et sur les ruines, sans témoin,
la première graine s’ouvrit.

Le Corbeau, le Renard et l’Humain

Un homme marchait parmi les pierres brisées,
les mains vides, le cœur plein de souvenirs.
Le vent faisait trembler les cendres,
et dans le silence, il entendait le monde retenir son souffle.

Alors un corbeau se posa sur une branche morte.
Ses yeux, sombres et profonds, semblaient parler :

« J’ai traversé la nuit, j’ai porté ce qui a été perdu.
Tout ce qui s’effondre contient une mémoire que nul ne peut voler. »

Un renard apparut, passant entre les ruines,
ses pas souples laissant des traces dans la poussière.
Il dit, sans hâte :

« Et moi, je chemine là où rien ne semble survivre.
Là où la pierre est froide, j’ai trouvé le souffle qui fait naître l’aube. »

L’homme s’arrêta.
Il observa le corbeau, gardien de ce qui fut,
et le renard, messager de ce qui peut devenir.

Le corbeau s’inclina légèrement vers lui :

« N’oublie pas la nuit. Tout ce que tu crois avoir perdu, je le tiens pour toi. »

Le renard, approchant, posa ses yeux sur ses mains vides :

« N’oublie pas l’espérance. Même là où tout est ruine, la vie cherche un passage. »

Alors l’homme sourit.
Non parce que la peur avait disparu,
mais parce qu’il comprit que mémoire et renaissance pouvaient coexister.
Que l’ombre et la ruse, ensemble, formaient le rythme du monde.

Le corbeau s’envola dans le ciel encore lourd,
le renard disparut entre les herbes nouvelles,
et l’homme marcha, léger, portant en lui
les deux secrets : le souvenir qui purifie et la ruse qui fait naître la lumière.

Et quelque part dans la poussière, la première graine s’ouvrit,
comme si le monde, lui aussi, écoutait la leçon du corbeau et du renard.

Le corbeau (עֹרֵב, *’orev*)

- Noé et le déluge : Le premier corbeau apparaît dans Berechit */ Genèse 8:7*.

« Il envoya le corbeau, qui sortit, allant et revenant jusqu’à ce que les eaux se soient retirées de dessus la terre. »

Le corbeau ne revient pas dans l’arche, contrairement à la colombe. Les commentateurs (Rachi, Midrash Rabbah) voient en lui :

    - Un symbole de l’instinct animal et de la méfiance.
    - Il représente aussi l’égoïsme ou la noirceur spirituelle (il ne se soucie pas des autres, seulement de sa survie).
- Dans le Talmud et le Midrash, le corbeau est souvent cité comme animal impur (Lev. 11:15).

Cependant, dans le *Midrash* (*Erouvin 22a*), il est aussi symbole de la Providence divine : Hachem nourrit même les petits du corbeau, bien que leurs parents les délaissent, ce qui exprime qu’il est pourvu à toutes les créatures, même les plus « rejetées ».

Le corbeau symbolise donc :

- L’ombre, la solitude, le rejet, mais aussi
- La fidélité de haShem envers les oubliés.

En ce sens, il évoque à la fois le jugement et la miséricorde cachée.

Effectivement, dans le judaïsme, le corbeau (עוֹרֵב), bien qu’animal *tame* (טמא, impur), possède une dimension paradoxalement purificatrice ou réparatrice, lorsqu’on comprend la logique spirituelle sous-jacente.

Dans la pensée juive — surtout dans la Kabbale et la ‘Hassidout — il n’y a pas de mal absolu :

כל דבר יש בו ניצוץ קדושה « *Tout contient une étincelle de sainteté.* » (Ari Zal, *Etz ‘Haïm*)

Ainsi, même un animal tame (impur) contient une force spirituelle qui, bien que voilée, peut servir à la purification lorsqu’elle est correctement « élevée » (*mit’aleret*). C’est ce qu’on appelle le tikoun (réparation) du mal.

- Nous avons vu que dans Berechit 8:7, Noah envoie le corbeau avant la colombe. Les Sages (Zohar, *Berechit* 58a) expliquent que c’est parce qu’il est lié à la rigueur (Guevoura) ou aux forces du jugement (*midat haDin*).
- En allant « et revenant », il prépare le monde pour la sortie de la colombe – symbole de pureté et de miséricorde ; il ouvre le chemin à la purification du monde après le Déluge.

Il agit comme instrument de transition entre destruction et régénération.

Dans le Tanakh (I Rois 17:4-6), nous trouvons un passage fascinant : « Les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande matin et soir. ». Les corbeaux (animaux impurs) nourrissent le prophète Élie, l’un des plus saints hommes.

Le Midrash s’étonne : pourquoi des corbeaux ? Réponse (Zohar, *Vayéra* 119b) :

Pour montrer que même le *tame* peut être au service du *tahor*. Le corbeau, messager de la rigueur, devient agent de miséricorde.

Le Zohar (III, 46b) associant le corbeau à la Sefira de Guevoura (la Rigueur, le

Jugement), nous rappelle que dans la structure séfirotique, Guevoura est nécessaire à la pureté (sans jugement, pas de séparation entre pur et impur), permet donc au corbeau, en “nommant” ou “portant” l’impureté, de faire la distinction qui rend la purification possible.

Le *tame* devient ici le miroir du tahor : sans obscurité, pas de clarté.

Le corbeau, symbole de la force brute et sombre, n’est pas impur en soi, il est porteur d’une *lumière dissimulée dans la rigueur*. Le *tame* devient source de purification lorsqu’il révèle la présence de la Providence même dans l’obscurité.

Le renard (שׁוּעָל, *shou’al*)

Le renard apparaît souvent dans la Bible et les Prophètes, notamment dans Shir HaShirim / Cantique des cantiques (2:15) : « Attrapez-nous les renards, les petits renards qui ravagent les vignes. »
Le *Midrash Rabba* sur *2:15* dit : “Les petits renards, ce sont les nations qui dévastent la vigne d’Israël.” Ici, les renards symbolisent les forces subtiles du mal, les petites fautes qui abîment la relation spirituelle (la vigne = Israël ou la foi). Donc présage d’épreuves collectives, mais aussi appel à la vigilance et au retour.

Dans Néhémie 4:3, un adversaire dit : « Même un renard s’élancerait dessus, et il briserait leur mur de pierre. » Le renard est ici une image d’ironie ou de faiblesse apparente.

Dans la tradition midrashique et mystique, il devient aussi une figure prophétique : il annonce le passage d’un état à un autre — souvent de la désolation à la rédemption.

Dans *Lamentations 5:18*, après la destruction du Temple : « À cause de cela, le mont Sion est désolé, et les renards y circulent. »

Le renard est ici un signe tangible du désastre : là où il y a vie et sainteté (le Temple), plus rien, seulement la ruse et l’instinct. Le shou‘al devient le symbole du profanateur, du monde retourné au chaos naturel. Le renard apparaît donc comme présage de jugement divin : un marqueur de la présence du Din (rigueur) après le retrait de la *Shekhina* (Présence divine).

Mais il est aussi perçu comme présage de rédemption

Le Talmud (*Makot 24b*) raconte une histoire célèbre : lorsque Rabbi Akiva et ses collègues virent un renard sortir du Saint des Saints après la destruction du Temple, les autres sages pleurèrent.

Rabbi Akiva rit et dit : « De même que la prophétie de destruction s’est accomplie, ainsi se réalisera celle de la rédemption. » : le renard devient symbole d’espoir, de renaissance après la ruine

Rabbi Akiva lit dans le renard un signe codé : Apparence de destruction → Réalité de préparation et Ruine du visible → Germination de l’invisible.

Le renard représente la résilience du peuple juif et présage de la délivrance future. Sa ruse annonce que le projet est toujours en mouvement, même dans les ténèbres.

Dans la symbolique kabbalistique, le renard appartient au domaine de Yesod (le lien, la ruse, le passage). Il circule entre les mondes : il traverse les ruines, c’est-à-dire les zones de *brisure des vases* (*shevirat hakelim*). Il annonce la réparation (*tikoun*) qui viendra.

Le renard est un *mazmin* (מַזְמִין) — un “préparateur” de la voie vers la lumière cachée en traversant les zones d’ombre. Son apparition est donc présage d’un changement spirituel majeur. Dans la lecture plus mystique, les renards qui “ravagent la vigne” représentent les forces de dissimulation (klipot) qui poussent Israël à purifier sa foi. Leur présence annonce la nécessité et la proximité de la réparation.

Le renard symbolise la ruse, la débrouillardise, la survie (dans un monde en ruine) mais aussi la transformation du mal en bien, la lumière cachée dans la désolation.

Next post in series: Suivant ⏩

Auteur/autrice

Jean-Michel Maigne